

PENTHÉSILÉE

Qu'il vous soit permis de parler maintenant de votre avant-dernier projet (avorté), la *Penthésilée* de Kleist sur lequel en 2018, JP et vous avez travaillé presque un an. Vous aviez l'intention d'en écrire une nouvelle traduction et d'en faire l'adaptation. Car chacun sait que cette *Penthésilée* est un monstre, non seulement par ses dimensions mais par sa complexité et son romantisme échevelé. Mais assez vite vous vous rendez compte que si certes la traduction célèbre de Julien Gracq (publiée en son temps par les Editions de Minuit) ne vous semble plus d'actualité, celle de Eloi Recoing pour Actes Sud par contre, vous paraît (hélas !) tout à fait satisfaisante. Néanmoins, parti comme vous l'étiez pour traduire, vous en conservez la (mauvaise) habitude de garder le nez sur texte. Et de n'avoir plus en conséquence la distance nécessaire à tout projet d'adaptation.

Et c'est alors que, le projet *Penthésilée* étant sur ces entrefaites passé à la trappe, vous retrouvez une lettre, adressée par vous le 14/12/20 à Alain Rimoux :

"Mon cher,

Un peu par hasard, je viens de tomber (Arte) sur la *Penthésilée* de Kleist-Dusapin; non pas la création (assez tarte) de la Monnaie de Bruxelles mais une création minimale à la Philharmonie de Paris (le 27/11/20, c'est donc tout frais) pour le Festival d'Automne. Et je dois le dire, ça m'a fait un choc. Leur adaptation, à Dusapin et à sa dramaturge Beate Haeckl, est radicale. Non seulement elle est réduite à 5 chanteurs (Penthésilée, Prothoé, la reine des Amazones, Achille, Ulysse, plus un Choeur invisible dans la pénombre) mais, covid oblige, il n'y a pratiquement pas de mise en scène : juste une estrade devant l'orchestre où viennent prendre place, selon les besoins du récit, les chanteurs avec leur pupitre ; il y a aussi quelques jeux de lumière sur les chanteurs, des projections fragmentées sur les chanteurs et l'orchestre ; et c'est tout. Et c'est très fort.

J'imagine que tu le sais, le projet Penthésilée nous a occupé, JP et moi, toute l'année 2018, et c'est faute d'être parvenus à le monter que nous nous sommes « rabattus » sur *Antigone*. L'idée de Penthésilée, il me semble bien, c'est JP qui l'avait eue mais peu à peu, je pense, il s'en est dépris ; mais pas moi ; au contraire je me suis pris de passion pour ce projet sans parvenir hélas à trouver -sans doute ne les ai-je pas suffisamment cherchés- les mots qui auraient convaincu JP. Un peu comme pour *Iphigénie* d'ailleurs. Là aussi nous sommes passés assez près du renoncement mais finalement je pense avoir su trouver les mots (les idées) dont JP avait besoin pour s'accrocher au projet. Mais dans le cas de *Penthésilée*, non. Trop pris que j'étais par les problèmes de traduction qui, comme on sait, vous maintiennent le nez sur le texte... Or, justement, avec *Penthésilée*, il ne fallait pas garder le nez sur le texte, il fallait faire comme Dusapin, ... il fallait sans vergogne réduire, condenser, concentrer...

C'est là je crois que le choix de JP et le mien divergeaient. Je pense qu'au fond la sauvagerie irrationnelle de *Penthésilée*, le heurtait

et pas seulement la sauvagerie du personnage *Penthésilée* mais celle de la pièce tout entière. Vous vous souvenez de cette longue analyse très fouillée où JP s'efforçait, sans rien passer sous silence, de dresser la fable minutieuse de *Penthésilée*. La conclusion que vous ne pouviez manquer d'en tirer c'est que ce beau monstre était tout bonnement impossible,

moi aussi d'une certaine façon j'étais heurté par ce texte, mais c'était un heurt positif et non répulsif. *Penthésilée* ou l'anti-*Iphigénie* en quelque sorte. Se laisser aller, pour une fois, à l'irrationalité barbare, éperdue de la reine des Amazones après la rationalité, tout aussi excessive même si dans un autre genre, d'*Iphigénie*.

Il est sûr qu'après cela *Antigone* me faisait redescendre d'un étage : ces histoires de piété filiale, de culte des ancêtres, de religion des morts sentaient effectivement le caveau. L'héroïne que toute la doxa après Sophocle nous montrait comme tenant tête au tyran Créon (hein monsieur Steiner !) était aussi et surtout une vierge arrogante qui avait déjà parié sur l'au-delà, sur rien que l'au-delà. Difficile de s'enthousiasmer pour elle. »

Tout est dit -pardon pour la présomption- dans cette lettre.

Nul doute que l'*Antigone* « remplaçante » aurait malgré tout été un spectacle épatant. Mais que vous vous seriez toujours reproché de n'avoir pas tenu bon jusqu'au bout. Mais finalement qu'en savez-vous ? Peut-être que pour vous aussi cette histoire d'amoureuse éperdue qui, après l'avoir tué, mange son amant avec ses chiens, était proprement insaisissable. Que finalement le rationalisme supposé de Jean-Pierre n'était pas si éloigné que ça du vôtre. Que simplement le bon sens l'avait emporté chez lui plus tôt que chez vous. Mais Jean-Pierre ayant eu la mauvaise idée de mourir juste à ce moment, c'est une chose, parmi d'autres, qui restera toujours indécidable.

Quelques esprits chagrins diront que c'est le fantôme de la mise en scène d'André Engel en 1982 qui plus tard bloquera Jean-Pierre. Mais pas plus que vous (et pour cause), Engel n'avait au fond traité l'énigme de la pièce. Comme il le faisait toujours à cette époque (l'époque du TNS justement), Engel s'en tirait en transformant de fond en comble le lieu de la représentation (une ancienne annexe de la mairie devient hôtel de luxe, des entrepôts indistincts en ville soviétique...). Ici c'était la salle même du TNS (c'est la seule fois où, à Strasbourg, Engel ne se transportera pas hors les murs du théâtre), qu'il métamorphosera, de façon totalement inattendue, convaincante, virtuose, en haute montagne couverte de neige et de glaciers et baignée dans un brouillard perpétuel -c'était plus les Alpes que la Grèce mais on ne va pas mégoter ! - où de frêles jeunes femmes s'efforçaient de retenir des molosses grondants.

Mais la cohérence-incohérence de la pièce de Kleist n'était-elle non plus pas du tout traitée.

Bernard Chartreux